

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr. - PROVINCE, fr. 10,50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - M. Arthur Warocqué. - Les Enfants de la Mer, dessin de Joseph Israëls. - L'Empereur Alexis étranglé par Murzuffe. - Une Chasse au Crocodile.

TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la semaine. - Les Visions du Père Maclou. Nouvelle. - A Vienne. - Le Peuple le plus spirituel du Monde. - Bannière du Toit Paternel. Roman. - Rébus No. 8.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur, HENRI BOGAERTS.

N^o. 31.

— 10^e. ANNÉE. —

5 Juin 1880.

NOS GRAVURES.

M. ARTHUR WAROCQUÉ.

La Belgique a fait naguère une perte sensible dans la personne du Représentant consciencieux, du grand industriel et du généreux philanthrope, dont nous donnons aujourd'hui le portrait.

M. Arthur-Hippolyte Warocqué était né à Morlanwelz, le 12 janvier 1835.

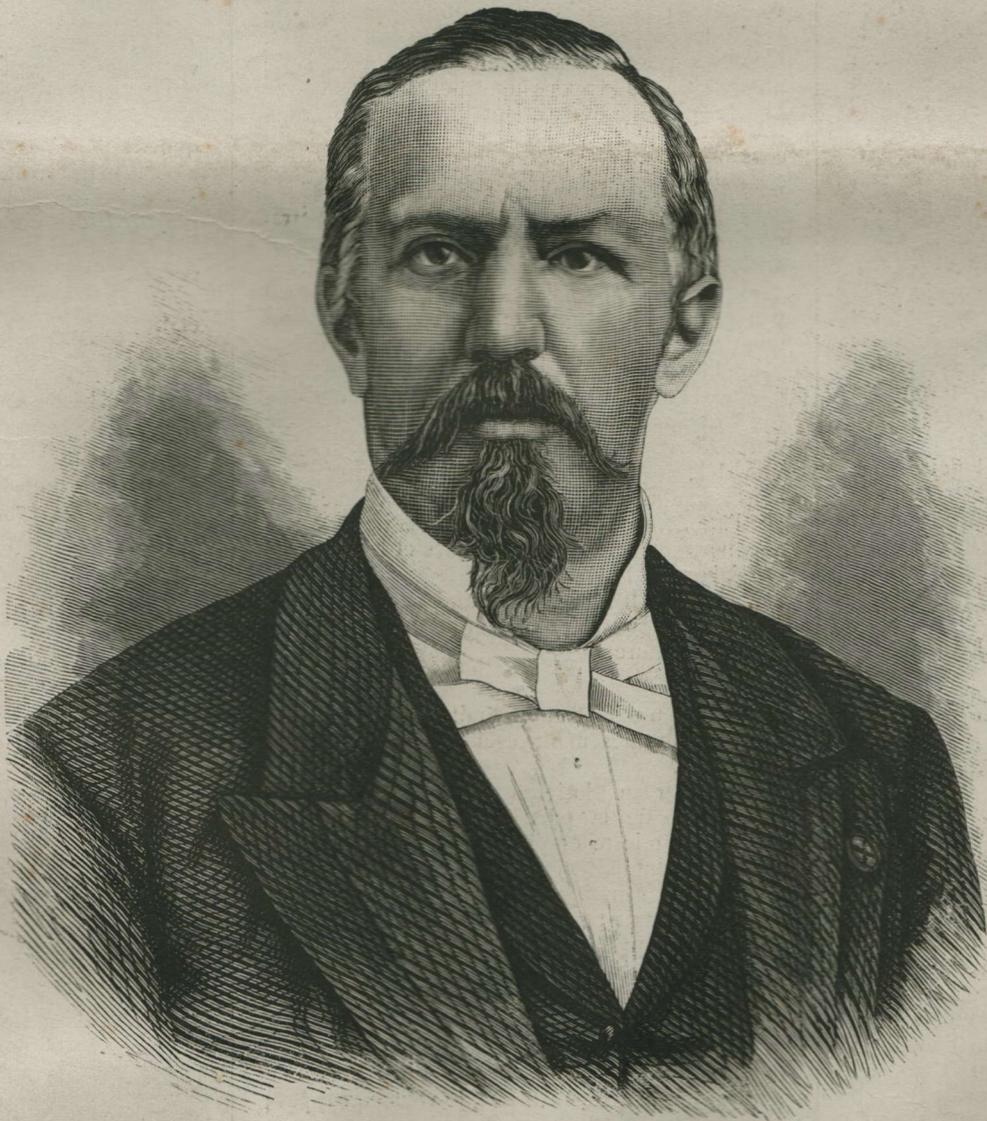
Il entra jeune dans la vie politique; en 1863, il fut élu membre de la Représentation nationale par l'arrondissement de Thain, et depuis cette époque il ne cessa de faire partie de la Chambre, où il jouissait de la plus grande estime, à droite comme à gauche.

En 1868, il fut appelé à la direction des sociétés de Mariemont et de Bascoup, et sous son impulsion ces deux charbonnages sont devenus une grande école à laquelle se sont instruits bien des ingénieurs belges et étrangers.

Il a été président de l'Exposition d'hygiène et de sauvetage de Bruxelles, président du Comité national belge à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, et dans ces diverses fonctions, il fit preuve du plus grand zèle et des plus hautes capacités administratives.

Possesseur d'une brillante fortune, il en réservait une large part au soulagement des misères humaines; sa charité était inépuisable.

M. Warocqué, qui est décédé à Bruxelles le 8 avril dernier, était bourgmestre de Morlanwelz, officier de l'Ordre de Léopold, commandeur de la Légion d'honneur et chevalier de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche.



M. ARTHUR WAROCQUÉ.

LES ENFANTS DE LA MER (DESSIN ORIGINAL DE JOSEPH ISRAËLS).

M. Joseph Israëls est un des peintres modernes les plus distingués de la Hollande; il

excelle surtout à représenter les intérieurs pittoresques de son pays, et ses œuvres sont très-recherchées par les amateurs belges.

La petite aquarelle, que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, représente deux enfants de pêcheur, s'amusant à faire naviguer sur l'eau une barquette de leur fabrication; l'aîné porte sur le dos son frère, qui laisse la légère embarcation suivre le courant.

Ces deux bambins n'ont nulle crainte de s'aventurer si loin du rivage; ils sont nés au bord de la mer, ils ont été bercés aux rugis-

sements de ses vagues; le terrible élément leur est connu et familier, et tout en jouant et en folâtrant, ils font leur apprentissage de ce rude métier de marin, qui dans leur famille s'exerce de père en fils.

L'EMPEREUR ALEXIS ÉTRANGLÉ PAR MURZUFFE.

Cette planche retrace un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de l'Empire grec de Constantinople. Cet épisode se rattache à la quatrième Croisade (1).

Pendant le séjour des croisés à Zara, une révolution de palais eut lieu à Constantinople. Isaac-l'Ange fut détrôné par Alexis III, son frère, qui lui fit crever les yeux et le jeta en prison avec son fils, nommé également Alexis.

Celui-ci étant parvenu à s'évader, vint implorer à Zara le généreux appui des chefs croisés, à qui il fit les plus belles propositions et qui s'embarquèrent pour Constantinople dans les premiers jours du printemps de l'année 1203.

L'armée chrétienne, au nombre de 30,000 hommes, jeta l'ancre en vue de la ville. L'usurpateur prit la fuite avec ses trésors; Isaac fut tiré de sa prison et placé en triomphe sur le trône des Césars avec son fils Alexis. Mais lorsque les croisés exigèrent de celui-ci l'exécution des magnifiques promesses qu'il leur avait faites, il se vit dans l'impossibilité de les satisfaire.

Le peuple, écrasé par des impôts exorbitants, et irrité des prétentions exagérées des Latins, se souleva et se précipita en foule vers le palais impérial.

Parmi ceux qui animaient le populace, on remarquait un jeune prince de l'illustre famille de Ducas; il portait le nom d'Alexis, et on l'avait surnommé Murzuffe, à cause de ses sourcils rapprochés.

La multitude, excitée, veut un empereur nouveau; elle offre le trône à qui porte un vêtement de pourpre, en criant à

(1) Cette gravure est extraite de l'histoire des Croisades, illustrée par Gustave Doré, dont notre éditeur publie en ce moment une édition flamande de luxe.

L'édition française coûte 200 francs. L'édition flamande le résume également 100 gravures de grand format, tirées sur papier de luxe et dues au crayon de Gustave Doré, ne coûte que 75 centimes la livraison et sera comptée en 50 livraisons. La 28^e vient de paraître.

Murzuffle: „Tu en as l'habit, sois notre empereur.”

Le vieil Isaac, à la nouvelle de la révolte, meurt de frayeur. Alors Murzuffle se présente devant Alexis, et feignant de le plaindre et de le protéger, il l'entraîne dans un appartement écarté, le fait charger de fers et le jette dans un cachot. Il vient ensuite apprendre au peuple ce qu'il a fait pour le salut de l'Empire; il est porté en triomphe dans l'église de St-Sophie et couronné empereur, aux acclamations de la multitude.

A peine Murzuffle est-il revêtu de la pourpre impériale, qu'il veut s'assurer du fruit de son crime; il se rend dans la prison d'Alexis, lui fait avaler un breuvage empoisonné, et comme le jeune prince tardait à mourir, il l'étrangle de ses propres mains.

Ainsi périt, après un règne de six mois, ce jeune empereur, qu'une révolution avait porté sur le trône et qui disparut dans les orages d'une révolution nouvelle.

UNE CHASSE AU CROCODILE.

De tous les genres de crocodile, le plus redoutable est celui du Nil ou crocodile vulgaire, qui est commun en Egypte, dans l'Afrique centrale et même dans l'Inde. Celui-là est vorace, rempli de force et de cruauté; sa tête est oblongue, et sa taille atteint jusqu'à trente pieds.

L'alligator proprement dit est le crocodile d'Amérique ou le Catman, qui est moins à craindre que le crocodile du Nil; il est même timide, et n'attaque jamais l'homme à terre.

L'Inde possède une espèce très-voisine du crocodile vulgaire: c'est le „Gavial” du Gange, caractérisé par son museau allongé en forme de bec, et par son crâne assez court. Dans ce genre, on distingue deux espèces: le gavial qui, quoique d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse, n'attaque jamais l'homme, et le petit gavial, encore beaucoup plus inoffensif.

La peau du crocodile est impénétrable aux balles, aux traits et aux flèches; la seule partie vulnérable est l'attache des pattes de devant.

Les Nègres sont friands de la chair de ces animaux: pour leur faire la chasse, ils emploient le fusil, l'arc ou le couteau, et on voit alors ces nègres plongeant dans les eaux, la lance entre les dents, ramper jusqu'au crocodile et l'éventrer d'un seul coup.

Un autre moyen de chasse très original est celui dont se servent les Indigènes des Antilles: ils se postent sur le bord d'une rivière, tenant dans la main un morceau de bois, terminé à chaque extrémité par une pique de fer très-effilée; et là, couchés dans le sable, le bras tendu, ils attendent le monstre. Celui-ci arrive, ouvre sa large gueule vers l'objet qu'on lui présente, et en la refermant rencontre les deux piques de fer, qui lui percent les mâchoires d'outre en outre.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Le prince de Ligne. — La question du „Comment vous portez-vous?” — Une pétition chantée et dansée. — Les eaux de Court-Saint-Etienne. — Lui et l'Ambition. — Exposition des beaux-arts de Namur. — Un livre sur Frédéric Chopin. — Mémoires d'Homère... inédits. — La puissance du gros sou. Cinquante centimes d'économie par jour. — Verselets. — Origine du mot „banquier.” — Deux lignes de l'album d'une actrice.

L'Illustration Européenne ayant déjà publié, — dans son No. 17 de l'année 1873, — le portrait et la biographie du prince de Ligne, qui vient de mourir à l'âge de 76 ans, nous ne pouvons que payer à sa mémoire le tribut de regrets qu'il mérite. — On connaît la conduite courageuse qu'il tint en 1830, au moment où le prince d'Orange menaçait Bruxelles; on sait qu'après la Révolution il fut question de lui conférer la lieutenance-générale du nouveau royaume; qu'il fut ambassadeur de Belgique à Paris; qu'il remplit plusieurs missions importantes à Londres, à Rome, à St-Petersbourg, etc. etc.; qu'il était ministre d'Etat et qu'il fut, sans interruption, depuis 1852 jusqu'en 1879, investi de la présidence du

Sénat, réunissant presque toujours l'unanimité des suffrages; on se souviendra enfin qu'il fut l'ami dévoué du roi Léopold 1^{er}. On sait aussi le patriotisme, le talent et le tact que le prince de Ligne montra dans toutes les hautes fonctions qu'il occupa.

**

Il y a des innovations désastreuses; mais on ne peut pas nier qu'il n'y en ait de salutaires. Celle que je vais proposer peut avoir la plus grande influence sur les mœurs et sur l'instruction publique, et elle est bien moins difficile à adopter que le changement opéré jadis dans la dénomination des poids et mesures.

Il ne s'agit que de changer une simple formule, une question insignifiante qui n'intéresse personne. C'est, enfin, le comment vous portez-vous? que je voudrais bannir de la conversation, à moins que l'on abordât un malade.

Rien ne nuit plus au perfectionnement de l'espèce humaine que ces formules banales qui commencent toujours et remplissent souvent tous les dialogues.

N'est-il pas ridicule qu'il y ait chaque jour en Europe de centaines de millions d'êtres pensants qui n'aient autre chose à se dire en se rencontrant, si ce n'est: „Comment vous portez-vous? — Fort bien. — J'en suis bien aise.”

Quelle différence, pour le développement de nos connaissances, si, au lieu de ces questions oiseuses, on convenait de ne s'aborder que par des questions utiles. Par exemple, s'il était établi entre tous les Européens de se demander, avec la persévérance usitée pour le „comment vous portez-vous?” Comment se débarrasser d'un sot ou d'un fripon?...

N'est-il pas évident qu'à la longue quelqu'un des répondants trouverait la solution du problème?

Il y a bien une trentaine de siècles que la routine du „comment vous portez-vous,” a retardé le progrès des connaissances humaines. Cependant les Romains allaient tout de suite au fait; nous voyons que, dans la seconde guerre punique ils avaient substitué au „quomodo vales,” le „quid novi fert Affrica?” Ne pourrions-nous pas imiter les Romains et nous demander les uns aux autres, „quid novi?”

Si l'on voulait bien y réfléchir, on sentirait combien il est absurde qu'on ait généralement adopté cet exorde trivial qui se trouve étranger à l'objet qu'on veut traiter; de sorte qu'il y a presque toujours une pause après ce grand début, ou qu'on viole les règles de l'art oratoire.

Quelle fécondité, au contraire, et quelle richesse d'idées ne produirait pas l'usage des questions obligées, en les faisant ressortir du cercle étroit de votre pensée!

Ah! la belle règle que celle qui, réservant ce lieu commun, distribuerait, dans les douze mois de l'année, toutes les questions importantes que peuvent se faire les hommes et les femmes, en s'abordant!

En vérité, il aurait un grand succès le journal qui, chaque soir, donnerait un programme de cette nature.

**

Un ancien ministre, qui était en belle humeur, racontait dernièrement ceci dans une partie de campagne.

„J'avais reçu plusieurs demandes d'audience particulière de la part d'un individu qui sollicitait un modeste emploi pour lequel il y avait plusieurs compétiteurs. Comme il ne me donnait qu'un peu de renseignements sur son compte, et qu'il ne m'était recommandé par personne, je ne lui avais pas répondu, lorsqu'il se présenta à une de mes audiences publiques.

„Son air jovial, sa physionomie fine et spirituelle me frappèrent.

— Monsieur le Ministre, fit-il, j'ai couché par écrit ce que j'avais à vous dire; cela m'a paru préférable. Veuillez lire, je vous en supplie; c'est l'affaire de deux minutes.

„Comme je lui remettais le papier, il ajouta, en m'en tendant un second:

— Voici la même chose en vers... trois petits couplets.

„Je lus ces couplets; c'était fort joliment tourné. — Et maintenant, Monsieur le Ministre, me permettez-vous de chanter ma pétition?”

„Mon original m'avait mis en gaieté et, ma foi, puisqu'il faut que je l'avoue, je fis trêve à ma gravité ministérielle, en lui disant:

— Je vous écoute.

„Jugez de ma stupéfaction en l'entendant me dire quand il eut fini:

— Si Monsieur le Ministre le désire, je vais lui danser ça.

„Alors...”

— Alors? demandèrent les auditeurs.

„Alors, je lui accordai la place. Sur quoi, en s'inclinant, il me dit avec une grande dignité:

— Oh, merci, et surtout pardon, Monsieur le Ministre, mais je savais que souvent on obtient en se montrant singulier, ce qu'on n'a pas en se montrant raisonnable.

**

Décidément, ce n'était pas un canard, comme beaucoup de gens l'avaient pensé, en lisant que quatre vieillards de l'hospice de Court St-Etienne avaient été empoisonnés en buvant l'eau d'une source arsenicale.

Mais qu'est-ce que Court St-Etienne?

Un charmant village, situé à une demi-heure de chemin de fer de Bruxelles et à quelques minutes des ruines de l'abbaye de Villers.

Ce village va devenir célèbre précisément à cause de cette source arsenicale, une rareté, qui renferme, dit la science, une grande puissance thérapeutique, et a déjà opéré la guérison de plusieurs malades. Aussi vient-il de se constituer une „Compagnie des eaux arsenicales de Court St-Etienne,” et cette localité aura des installations qui promettent d'en faire, avec le temps, une nouvelle ville d'eau d'un caractère tout spécial.

**

Ambitieux, lisez ce petit dialogue entre votre idole et quelqu'un... qui vous ressemble:

L'Ambition. — Suis-moi.

Félicien. — Je ne saurais passer sous une voûte aussi basse; j'aime à marcher droit.

L'Ambition. — Rampe.

Félicien. — Quel est l'insolent qui se moque de moi à cette fenêtre, et jette de la boue?

L'Ambition. — Remercie, c'est un valet.

Félicien. — Quelle foule assiège cette porte? Je ne pourrai jamais entrer.

L'Ambition. — Presse, frappe, mords, écrase.

Félicien. — Je tombe de sommeil, de faim et de froid.

L'Ambition. — Veille, jeûne, souffre et ris.

Félicien. — Et quand je serai entré?...

L'Ambition. — Écoute les vieux, amuse les vieilles, jette ton argent aux femmes et ton honneur aux hommes, flatte tout le monde et n'aime que toi.

Félicien. — Ce rude exercice doit-il durer longtemps?

L'Ambition. — Toute la vie.

Félicien. — Et quel en est le prix?

L'Ambition. — Les uns poursuivent l'argent, les autres les honneurs, la gloire. J'agite un grand flambeau qui couvre les premiers de cendre, les seconds de fumée, et tout est dit! (Comme c'est bien cela!)

**

Une nouvelle preuve du mouvement artistique sérieux qui se manifeste dans notre pays, c'est qu'après nos grandes villes, ce sont les villes secondaires qui organisent des Expositions de peinture. Voici, par exemple, venir Namur, où s'ouvrira le 20 juin prochain une Exposition qui promet beaucoup, à en juger par le succès de la précédente, laquelle a réuni 646 tableaux et objets d'art.

On ne peut trop encourager d'aussi nobles tentatives.

Profitions de l'occasion pour annoncer que le 15 août la ville de Gand verra s'ouvrir sa trente et unième Exposition triennale. On voit qu'il s'agit ici d'une institution ancienne et qui a fait ses preuves.

**

Qui n'a entendu parler du grand compositeur et pianiste polonais, Frédéric Chopin, mort bien jeune encore en 1849, et à qui on doit la création des „Mazurkas.”

C'était un artiste qui réunissait à une fougue presque sauvage la grâce la plus élégante, un type d'une originalité exceptionnelle, d'un charme infini, qui a fait dire de lui : „Il n'eut ni pré-décesseur ni successeur." Et puis, quelle vie à la fois brillante et romanesque ! — Cette vie vient d'être racontée par M^{me} Audley dans un livre publié par la maison Plon, de Paris; un livre qui nous initie aux secrets ressorts de cette organisation admirable, à ses tristesses, à ses rêveries sublimes, à ses extases. Que de charmantes anecdotes, que de nobles et immortelles figures ! Mendelsohn, Chopin, Schumann, si vite envolés tous les trois. Et ailleurs, quelles pages lugubres, une chaîne qui se brise, le désespoir, l'ennui, le vide, la mort... Artistes et amis de l'art musical, lisez l'ouvrage dont je vous parle, il vous intéressera, il vous émouvra au plus haut degré.

* *

On parlait dernièrement à un de nos éditeurs de publier les mémoires d'un homme dont la popularité a été très-grande et dont la mort a fait beaucoup de bruit.

— Croyez-vous réellement, demanda l'éditeur en question, que le renom d'un homme entre pour quelque chose, en pareil cas, dans la curiosité du public ?

— Sans doute, répondit l'interlocuteur étonné.

— Cependant, fait M. X. d'un air réfléchi, regardez Homère... Eh bien, l'on annoncerait des mémoires d'Homère... inédits... que, certes, on ne les rechercherait pas avec grand empressement.

* *

Un des traits les plus remarquables du XIX^e siècle, est le développement d'un énorme commerce à dix centimes.

Le gros sou figure, dans la vente au détail, pour une somme fabuleuse par jour. Le pauvre gros sou, méprisé autrefois, s'est sensiblement relevé dans l'estime générale. Ce disque en cuivre n'était au temps jadis que fort peu en usage comparativement au temps présent. Lorsqu'un journal coûtait de 40 à 50 centimes le numéro, lorsque l'affranchissement d'une lettre, même pour une distance modérée, se payait un demi-franc, le gros sou n'avait pas la valeur qu'il a prise depuis l'abaissement de la taxe postale, depuis la publication des journaux à bon marché, depuis l'établissement des trams, etc., etc.

Nous nous contentons d'un gros sou par jour pour donner un exemple de ce que peuvent produire les petites économies journalières. Toutefois, pour faire une assurance de quelque importance, un sou de dix centimes ne serait pas suffisant; voici, en effet, en prenant une moyenne sur les tarifs des diverses compagnies, le capital qu'il garantirait au décès (frais divers non compris):

Versement commencé à 17 ans assure. . .	2.500 frs.
„ „ „ à 30 ans „ . . .	1.875 „
„ „ „ à 40 ans „ . . .	1.250 „

Mais, si l'on pouvait — et, en fait, bien des gens le peuvent — économiser 10 centimes par jour, voici le résultat auquel on arriverait (déduction faite des versements de toute nature):

Versement à 17 ans . . .	10.625 frs.	} en capital à 65 ans ou au-dessus.
„ à 21 ans . . .	9.375 „	
„ à 31 ans . . .	9.875 „	

On peut dire hardiment que si tous ceux qui peuvent assurer leur vie à ces conditions, — et on les compte par millions, — réalisaient cette bonne pensée, la société tout entière en recevrait une immense amélioration.

* *

Un petit quatrain adressé à un monsieur qui aime à relever les ridicules des autres, et qui ne voit pas ceux qui abondent chez lui:

Vous voyez les défauts de tous
Sans faire attention aux vôtres;
Fort bien!.. Vous êtes fou pour vous,
Et sage pour les autres!

* *

On me demande l'origine de l'appellation de „banquier."

Elle vient de ce que, jusqu'au XV^e siècle, les marchands d'argent se tenaient dans leurs bureaux sur un banc de chêne soigneusement poli et sur lequel ils faisaient sonner les pièces d'or et d'argent, pour reconnaître les pièces fausses des bonnes.

Aujourd'hui, les banquiers ne se tiennent plus sur des bancs... si ce n'est, quelquefois, hélas ! sur ceux de la correctionnelle!

* *

Copié traitreusement, par un ex-beau de notre connaissance, grand hanteur de coulisses, d'un petit carnet où une de nos artistes dramatiques en renom, jette quelquefois ses pensées et réflexions.:

„C'est drôle, ça! Les deux extrêmes du cœur commencent par la même lettre. Aimer et Aïr!"

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Quand on a laissé longtemps sans ouvrir un flacon bouché par un bouchon de cristal, il arrive souvent que celui-ci devient adhérent: le forcer serait risquer un bris.

Si le flacon contient un liquide alcalin ou sucré, versez un peu d'eau dans le sillon entre le goulot et le bouchon. S'il s'agit d'une eau de senteur ou d'une essence, ou bien d'huile, ou si le flacon contient un liquide huileux ou résineux, servez-vous d'eau-de-vie au lieu d'eau. Laissez reposer une heure, et le bouchon s'enlève alors très-facilement.

On réussit quelquefois en frappant autour du bouchon, de bas en haut, et à petits coups, avec le manche d'un couteau.

Un autre moyen excellent, est de tenir le flacon solidement, de rouler autour du goulot une ficelle un peu forte, à laquelle on donne un mouvement de va et vient en le tirant alternativement et vivement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ce frottement produit une chaleur qui dilate les parois du goulot.

Quant aux carafes bouchées avec un bouchon de cristal, allumez un morceau de papier et flambez pendant une demi-minute le col de la carafe, de façon à ce que tous les points du dit col soient présentés à la flamme.

LES VISIONS DU PÈRE MACLOU.

Nouvelle.

(Suite et fin, voir page 228.)

X.

„Donc, — continua le savetier, s'adressant à notre visionnaire, — dans ce rêve singulier je me retrouvai encore moins de l'abbaye de Kesloo, comme cela m'arrivait souvent, et j'avais été, après vêpres, faire une promenade au bord de la rivière. Parmi les gens que je vis descendre d'un bateau, se trouvait un vieux rustre qui vous ressemblait beaucoup, mangeant un morceau de pain et tenant à côté de lui un lièvre vivant qu'il avait pris au gîte.

— Comment, l'ami dit Jean; avez-vous réellement rêvé cel

— Oui, pourqu

— Parce que ce

— Il n'y a pa

„Eh bien! dit-il, dirigez-vous demain matin, à l'ouest, dans la campagne, vers un village qu'on nomme Flawinne, et quand vous y serez, demandez un homme appelé Jean Maclou... Allez dans son jardin, vous y trouverez treize pommiers, six à la tête, six au pied et un au milieu."

— Chut! l'ami, dit Jean, stupéfait; voyons, plaisantez-vous?... Avez-vous réellement fait ce rêve ?

— Aussi vrai que le soleil éclaire la voûte du ciel. Vos doutes me blessent...

— L'ami, fit Jean, ce rêve me paraît... là... me paraît... Du reste, passons: que vous dit de plus le soi-disant rustre ?

— Il m'a dit: „Allez dans ce jardin, dirigez-vous vers le vieux pommier qui est au milieu, creusez sous cet arbre, et vous découvrirez une vieille poche remplie d'argent. Quand vous en aurez disposé, vous pourrez revenir dans le jardin de cet homme, et vous trouverez, en creusant bien, sous chacun des pommiers, une bourse pleine d'or." Maintenant, continua le savetier, ne me regarderiez-vous pas comme un fou si j'avais pris cela pour une vérité, et ne penseriez-vous point que j'agisais comme un vrai fou, si je m'en allais demandant un lieu et un homme qui n'ont peut-être jamais existé ni l'un ni l'autre ?

— Oh! il n'y a pas de doute, camarade; c'eût été de votre part un grand non-sens; mais il n'en est pas moins vrai que je dirai toujours que c'est un rêve des plus extraordinaires, et j'ai grande envie d'aller moi-même à la recherche de l'homme et du lieu... Si cela me produit seulement un aussi bon déjeuner que ce matin, je n'aurai pas perdu mon temps.

Le savetier rit, et souhaila à Jean toute espèce de succès. Celui-ci le quitta en lui exprimant toute sa reconnaissance, et la tête plus exaltée qu'elle ne l'avait jamais été, il alla droit vers son village, et se disposa à commencer le lendemain matin à chercher le vieux pommier du milieu du jardin.

Il y avait bien treize pommiers, ainsi que l'avait dit le savetier, circonstance que le propriétaire ne connut que ce même soir en revenant de Kesloo.

La pauvre Thérèse fut très-satisfaite de revoir son mari, d'autant plus que, d'après les bruits répandus dans le village, il avait quitté le pays dans un accès d'hydrophobie; et comme les paysans étaient en ce moment très-alarmés à cause des chiens enragés qui erraient dans le pays, et qu'ils en tuaient chaque jour, Thérèse craignait que son pauvre mari n'eût été tué ou attaché avec des fourches comme enragé. Elle l'observa d'abord avec crainte; mais, en le voyant de si bonne humeur et si affectueux pour ses enfants et pour elle, elle fut entièrement rassurée et pleura de joie, en l'embrassant. Jean lui dit qu'il avait été à Kesloo pour une affaire importante, et n'y avait dépensé que quelques sous; il lui dit aussi, entre autres choses, comment il avait appris à cultiver son jardin pour lui faire produire de vraies richesses.

XI.

Le lendemain matin, aussitôt qu'il fit jour, Maclou commença à creuser sur un des côtés du vieux pommier; mais il fut très-retardé par les racines, et son travail alla très-lentement. Il en coupa quelques unes et creusa sous les autres.

Au moment où les villageois se levèrent, il avait fait un très-grand fossé; mais alors l'alarme recommença et se répandit avec une incroyable promptitude, et on sut dans tout le village que le long tisserand était revenu chez lui plus fou que jamais, et qu'il avait employé toute la nuit à préparer, dans son jardin une tombe que l'on croyait destinée à sa femme Thérèse.

Il se trouva, par un hasard singulier, que la fosse qu'il avait creusée ressemblait à un cercueil; et grande fut, cette même matinée, l'agitation dans tout l'endroit. On se rassembla autour de lui, en regardant d'abord avec précaution par dessus les murs du jardin; mais à la fin on s'approcha, chaque homme tenant un bâton dans la main. On lui demanda ce qu'

faisait et quel était le motif de son travail. Il dit qu'il avait été dans les environs s'instruire des moyens d'améliorer son jardin, et qu'on lui avait conseillé de tailler les racines de ses pommiers au lieu de faire la même opération sur les branches, parce qu'ils avaient poussé trop de bois sous la terre, ce qui avait été la cause de leur mauvaise croissance et de leur stérilité.

Les villageois ne surent comment prendre cette réponse, qui ne ressemblait en rien à la conduite que le long tisserand tenait depuis quelque temps, en sorte qu'ils continuèrent à surveiller ses travaux avec la plus grande attention.

Jean vit qu'il ne pourrait ainsi rien achever, parce qu'ils découvrieraient tout.

Notre homme avait beaucoup de sens vulgaire, et comme il avait maintenant creusé très profondément d'un côté de l'arbre, pour tromper les villageois il prit une brouette qu'il chargea de fumier consommé, lequel s'était successivement accumulé depuis des années; il en emplit la fosse qu'il avait faite sous l'arbre, la recouvrit ensuite avec du terreau, et affermit le terrain en le foulant aux pieds.

Alors ses voisins s'en allèrent, convaincus qu'il s'était mis dans la tête, relativement au jardinage, quelque nouvelle chimère, qui finirait par devenir une folie.

Maclou put alors poursuivre paisiblement son importante recherche, excepté que Thérèse ne cessait de le prier de reprendre sa navette, et de laisser en paix ses arbres. Il lui répondit avec beaucoup de sens:

— C'est mon intention, ma femme, je reprendrai incessamment ma navette, mais vous savez que les hommes sont obligés de faire les choses les unes après les autres.

Vers le soir, le curé vint dans le jardin pour voir la nouvelle manière de jardiner de Jean Maclou, qui avait dans ce moment creusé à une grande profondeur, et ne faisait aucune attention à son pasteur. Il s'attachait à son travail avec une nouvelle ardeur, parce que l'exercice augmentait encore son redoutable appétit, et précisément, en ce moment décisif, la pioche érailla la surface d'une grande pierre.

— Jean, dit le prêtre, qu'avez-vous trouvé là?

— Je pense, Monsieur le curé, que je suis maintenant arrivé au rocher solide, je n'ai pas besoin de creuser davantage de ce côté-là.

— Jean, donnez-moi la pioche... J'ai entendu dire que ce jardin avait été planté par quatre moines de l'ordre de St-Benoît, qui furent les premiers fondateurs de ce village, et les membres de cet ordre célèbre possédaient quelquefois de grandes richesses...

ment. D'ailleurs, vous avez assez d'ouvrage à fouiller dans nos cœurs et dans nos âmes.

— Il y a plus de farce que de politesse dans cette remarque, Jean; cependant je peux vous dire...

— Oui, je comprends, continua notre héros avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire: me dire tout le secret de la pierre, n'est-ce pas? Les moines étaient excellents jardiniers, ils plaçaient de grandes pierres sous chacun des arbres qu'ils plantaient, afin qu'ils ne poussassent point de trop nombreuses racines qui auraient pu nuire à la souche de l'arbre.

— Vraiment, Jean, j'ai entendu parler de semblables expériences, et je crois que pour cette fois vous pourriez bien avoir rencontré juste; par conséquent, il est inutile de prendre, pour déplacer cette pierre, une peine qui ne donnerait aucun résultat. Ainsi, bonsoir.

Jean prit alors un marteau, et en frappa un des côtés; après le coup, la pierre s'ébranla, et il entendit distinctement quelque chose qui ressemblait à un tintement.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, tant il était agité, le marteau lui tomba des mains, il sauta hors du fossé, et ensuite courut chez lui, poussé par un sentiment d'affection intérieure, faire part de sa bonne fortune à la compagne de sa vie.

Mais, en y allant, il réfléchit que Thérèse n'était guère capable de bien garder un secret aussi important; cela le fit retourner à son travail, qu'il résolut, avec une extrême anxiété, de continuer jusqu'à la fin; et, débarrassant la pierre de toute la terre qui la couvrait, il la leva et vit alors...



LES ENFANTS DE LA MER, DESSIN ORIGINAL DE JOSEPH ISRAËLS.

— Oh! je peux vous dire d'avance ce qui se trouve là.

— Eh, dites-le-moi, je vous prie?

— Exactement une pierre qui est au centre du globe, et un gouffre qui engloutirait mon petit jardin.

— Vraiment, père Maclou, vous êtes devenu aussi spirituel que bon jardinier. Allons, la pioche. Je suis curieux...

— Vous ne connaissez point, Monsieur le curé, la manière de vous servir de cet instru-

père Maclou: le lecteur ne pourrait pas suffire à un tel bonheur; il faut le laisser à ses conjectures sur ce que notre homme découvrit sous cette large pierre, et il y a dix à parier contre un qu'il se trompera, malgré tout ce qu'il a vu précédemment et les explications si claires qui lui ont été données.

Jean laissa retomber la pierre, prit la brouette et combla le fossé avec de la paille mouillée, qu'il crut mieux valoir que du fumier; ensuite, recouvrant le tout de terre, il fut prendre son

modeste souper, composé d'orge bouillie, au milieu de sa bruyante famille dont tous les membres se disputaient pour avoir la plus forte portion.

Maclou se leva dans la nuit, pendant que

tout le monde dormait, et écartant la paille mouillée, il leva encore une fois la grande pierre et enleva de dessous le précieux trésor, dont il avait fait précédemment la découverte.

Ce n'était rien moins que ce dont il lui avait

été parlé si souvent, tant dans ses songes que par le savetier lui-même; seulement une vieille poche remplie de monnaie d'une date et d'un règne inconnus à Jean. Environ un quart de la masse se composait de grandes pièces d'or,



L'EMPEREUR ALEXIS ÉTRANGLÉ PAR MURZUFFLE, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

mais très minces; le reste était tout en argent, dans un grand état de déperissement. Il y avait aussi parmi les pièces d'or quatre grandes pièces de monnaie carrée, épaisse d'un quart de pouce.

Jean mit le tout dans un sac et alla droit avec son trésor à la ville voisine, où, après s'être donné beaucoup de peine, il vendit le tout pour quatre mille six cents francs et septante-cinq centimes, ce qui était, jusqu'à un

centime près, l'exacte valeur du métal (du moins d'après l'acheteur).

Jean prit son paiement en or et en argent, ne voulant rien avoir à démêler avec les billets de banque, et rapporta la somme avec lui...

Il n'entendait rien à placer l'argent à intérêt, et d'ailleurs, craignant toujours d'être découvert, il cacha son trésor dans le coin de son coffre. Il résolut de vivre là-dessus jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien, et de creuser ensuite sous un second arbre pour en tirer une nouvelle bourse; car il croyait bien avoir encore à disposer de douze bourses après que la première serait finie.

En conséquence, peu après, il se remit à l'œuvre, de sorte que chacune des racines inférieures du second arbre furent coupées. Il ne trouva aucun trésor et fut obligé d'abandonner l'ouvrage, bien désappointé, comme il est facile de le croire. Ayant néanmoins découvert, par la première aventure, que le déplacement de l'immense quantité de fumier boueux qu'il avait tiré de son parc à vaches lui avait été avantageux, il en remplit le fossé qu'il avait creusé, et retourna à sa navette.

L'année suivante, au grand étonnement de tout le monde, mais plus particulièrement de Jean lui-même, qui n'avait jamais calculé sur un pareil événement, ces deux arbres, après avoir été entièrement couverts de fleurs, portèrent une si grande quantité de fruits, que jamais on n'avait rien vu de pareil dans le pays. Chaque branche eut besoin d'un appui particulier, pour ne pas être arrachée du tronc de l'arbre, par la force du poids toujours croissant. Jean cueillait toujours les pommes à mesure qu'elles mûrissaient, et en envoyait chaque semaine par le messager une grande quantité à son ami le savetier de Kesloo, dont on doit se rappeler que la femme et la fille tenaient une boutique de fruitier.

A la fin de l'année, lorsque Maclou alla régler son compte avec son vieil ami au chapeau à trois cornes, ce dernier lui paya avec empressement cinquante-cinq francs pour le produit de ses deux arbres, le remercia du crédit qu'il lui avait fait, et n'oublia pas de le bien régaler avec du lard grillé et de la forte bière.

Jean, s'apercevant que c'était un intérêt bien productif pour quelques brouettes pleines de fumier, tint la même méthode pour les autres pommiers, et en planta de nouveau; de sorte que, dans le cours de peu d'années, le savetier lui paya annuellement de trente à quarante louis pour le produit de la vente de ses pommes, somme très-forte pour ce temps là. — Ainsi le songe du savetier se trouva complètement réalisé, mais on s'est demandé dans le pays si... vous comprenez?

Quoi qu'il en soit, le père Maclou vécut dans l'aisance le reste de sa vie; il n'y eut point, dans les réunions du village, de jeunes filles plus élégantes que celles du long tisserand, et la maman Thérèse eut naturellement une forte portion de cette amélioration du sort commun.

JACQUES BLINDEF.

A VIENNE.

Un écrivain, à qui on doit plusieurs romans à grand succès, M. F. du Boisgobey, vient de publier de charmants croquis de voyages, ornés de dix gravures et intitulés du Rhin au Nil (1). Nous extrayons de ces amusantes pérégrinations de l'infatigable et intarissable touriste, les pages consacrées à la ville de Vienne, décrite d'une manière aussi neuve qu'originale.

„Vers le soir, je suis entré à Vienne, après avoir traversé le Danube, qui m'a paru beaucoup moins large que le Rhin; mais qui se rattrape, dit-on, un peu plus bas. Je vais loger au „Golden Lamm,” c'est-à-dire à l'Agneau d'or, et naturellement dans un faubourg, car Vienne est une ville qui a d'immenses bras et un tout petit corps, absolument comme les pieuvres. La cité, autrefois fortifiée, ne contient guère que la résidence impériale et les principaux édifices publics, mais les faubourgs s'étendent

dent dans tous les sens, et ils n'en finissent plus.

Voilà tantôt trois jours que je me promène à pied et en voiture, dans la capitale autrichienne, sans y rien découvrir de bien merveilleux. Le palais de l'empereur, le „hof,” comme on dit ici, est de la force d'un palazzo romain de troisième classe. J'ai cherché, sans le trouver, le fameux clocher de S' Etienne; mais, ayant enfin deviné une haute tour sous d'immenses échafaudages, j'ai pensé que c'était lui et qu'il était en réparation.

Par exemple, on rencontre à tous les coins de rue des casernes monumentales, agrémentées de tours à créneaux, machicoulis, barbacanes et autres meurtrières, le tout bâti en pierre rose, mais d'un rose tout-à-fait joli.

Ce qui m'a le plus frappé jusqu'à présent, c'est une espèce de pyramide composée d'une quantité de statues en marbre ou en pierre, qui ont l'air de grimper les unes sur les autres. Cet entassement, plus étrange qu'artistique, orne la petite place du „Graben,” une des plus fréquentées de Vienne, et fut placé là, si je ne me trompe, en commémoration de la cessation d'une peste à la fin du dix-septième siècle.

Il est fort animé le soir, ce Graben, et on y prend de très-bonnes glaces sous une tente, en regardant défiler les échantillons variés de cette population, la plus aimable assurément, mais aussi la moins homogène de toute l'Allemagne.

L'Autriche, comme chacun sait, est un Etat fait de pièces rapportées et de morceaux ajustés tant bien que mal. Elle compte des sujets italiens, hongrois, tyroliens, bohêmes, illyriens, dalmates, et le drapeau de l'empire se composerait d'autant de nuances que le costume d'Arlequin, si chacun des peuples qui combattent sous ses plis jaunes et noirs y avait apporté ses couleurs nationales. Mais, si l'unité politique de l'Autriche souffre de cette bigarrure, sa capitale y gagne au point de vue pittoresque.

Dans cette foule bariolée qui remplit, à certaines heures, les quartiers à la mode et les innombrables jardins concerts, les militaires dominent. Et ils sont charmants, ces uniformes autrichiens, presque tous blancs ou bleu de ciel. Celui de l'artillerie seul est marron et assez terne, tout au rebours de chez nous; mais, à quelque arme qu'ils appartiennent, les officiers semblent faits à souhait pour le plaisir des yeux, bien serrés dans leur courte tunique, le sabre pendant à une fine dragonade verte, l'écharpe à la ceinture, la moustache retroussée, fiers, minces, élancés, élégants. Des d'Artagnan blonds. Quelle différence avec les soudards prussiens, carrés par la base et tournés comme des rhinocéros. Ici les soldats même ont bonne grâce, surtout les cavaliers, qui sont presque tous de taille haute et dégagée. Dans l'infanterie, on reconnaît les régiments hongrois à leurs pantalons ultra-coulants; c'est une concession à la mode madgyare, et ces longues jambes dessinées par le drap bleu clair feraient à l'œil un assez bon effet, si elles ne se terminaient fâcheusement par des pieds immenses. Plus les culottes se rétrécissent, plus les souliers s'allongent, de sorte que de loin, quand toutes ces jambes et tous ces pieds sont alignés devant un corps de garde, on croirait voir une bataillon de cigognes.

Du reste, tous les Hongrois, militaires ou non, ont l'air d'être en uniforme. Ils courent les rues de Vienne en redingote à brandebourgs, bottés jusqu'au genou par-dessus leurs inexpressibles gris clair, en un mot, dans la tenue si chère à l'acteur Laferrière. Je suis assez porté à penser que, chez eux, les enfants naissent habillés en hussards.

Par contre, on voit aussi beaucoup de juifs polonais, reconnaissables aux cheveux en tire-bouchon qui tombent sur leurs joues, à leurs barbes pointues et sordides, à leurs huppelandes qui traînent sur leurs talons, graisseuses, rapiécées et rattachées sur le devant avec des épingles. On tremble à chaque instant qu'elles ne s'entr'ouvrent, car il n'est pas prouvé que ces descendants d'Abraham portent dessous un autre vêtement. Ils sont si enclins à l'épargne qu'ils doivent profiter des dimensions de leurs redingotes pour faire l'économie d'un pantalon. Mais s'ils n'en ont pas, ils ont certainement des bottes,

Des bottes, tout le monde en a à Vienne, même les prêtres, même les femmes, car j'ai encore rencontré ce matin une paysanne bottée, traînant par la main une petite fille de quatre à cinq ans aussi bottée que sa mère. C'est d'ici qu'aurait dû partir la fameuse chanson de Bastien, ce refrain idiot qui a fait le tour du monde: „Ah! il a des bottes, bottes, bottes!”

Je note en passant que jusqu'à présent je n'ai pas vu dans les rues un seul ivrogne, mais qu'en revanche elles fourmillent de bossus, de nains et autres êtres difformes. Si l'emploi de Triboulet était encore tenu dans les Cours, la ville impériale produit plus de sujets qu'il n'en faudrait pour les fournir toutes. A chaque nation ses plaies. J'ai remarqué qu'à Londres ce sont les aveugles qui abondent, sans parler des ivrognes des deux sexes.

Mais on pardonne aisément à Vienne ses bossus, ses juifs, ses brandebourgs et ses bottes, à cause de ses femmes. Les Viennoises sont charmantes, ravissantes, adorables, et, de plus, habillées avec élégance et avec goût. Ce sont les Parisiennes de l'Allemagne. Les Gretchen berlinoises en sont encore aux robes et aux chapeaux d'antan, les Viennoises portent les modes de demain et savent les porter, ce qui est plus rare. Les Berlinoises, largement pattues, marchent comme des oies; les Viennoises au pied cambré, ont cette allure de déesse que Virgile a chantée. Elles ont même quelque chose de plus que nos Françaises, un je ne sais quoi d'oriental dans le regard et de cavalier dans la tournure qui leur vient de la Hongrie, le pays par excellence des belles et des jolies femmes.

Vienne est une des villes les mieux approvisionnées d'Europe en denrées de choix et surtout en gibier. Les faisans de Bohême, les chevreuils de Styrie y sont aussi communs que les lièvres et les perdreaux à la halle de Paris, et le marché où se vendent tous ces produits des grandes chasses seigneuriales est fort curieux. Il y a là des tas de daims et de cerfs empilés les uns sur les autres, avec des enchevêtrements de cornes tout-à-fait réjouissants, des grappes de gallinacés de toutes les espèces et de toutes les couleurs: outardes, faisans dorés et argentés, gélinottes, coqs de bruyère, et même des sangliers tout noirs, servant de base à ces amoncellements qui charmeraient l'œil d'un peintre et l'œil de Gargantua.

Pour clore ce chapitre gastronomique, je note que Vienne compte une prodigieuse quantité de confiseurs. Les „conditorei,” — c'est ainsi que s'intitulent leurs boutiques, — sont remplies à toute heure d'officiers moustachus et de graves conseillers auliques, se gorgeant de sucreries. Je commence à croire que les confitures adoucissent les mœurs, car tous ces Autrichiens ont un air bénin, qui fait plaisir à voir, et il me semble que Paris est peut-être la ville du monde où les hommes consomment le moins de bonbons.

Il est vrai que la musique est aussi répandue à Vienne que les dragées, et qu'elle y est meilleure. Autant vaudrait tenter de dénombrer les sables de la mer que les concerts de cette capitale mélodieuse. On ne peut y faire un pas le soir sans que le vent vous apporte des harmonies charmantes. La cité est entourée d'une ceinture de jardins publics, tous munis d'un orchestre excellent. Il y en a, je crois, jusque dans les fossés des fortifications. Et tous regorgent de monde, et la foule y est élégante, avenante, et on s'y tient comme dans un salon. Quelle différence avec les grossiers divertissements du Kroll de Berlin!

Vienne a pourtant aussi son Mabile, qui se nomme le bal de „Speirl,” mais un Mabile à l'eau de rose, un Mabile de famille où les bons bourgeois conduisent leurs enfants pour leur apprendre les belles manières. Rien ne caractérise mieux ce peuple honnête et gai que la tenue patriarcale de cet établissement consacré aux plaisirs des petites gens. D'abord la salle est décorée des portraits en pied de l'empereur et de l'impératrice. Le moyen de se livrer à des écarts de chorégraphie quand on danse devant les images de ses souverains!... D'ailleurs, on n'y vient guère que pour valser; des valse enivrantes qui durent trois-quarts d'heure et à trois temps, s'il vous plaît. Les couples tour-

(1) 1 vol. in-12. — Paris, Plon et Cie, éditeurs.

nent lentement, sans jamais manquer la mesure, et sans jamais se heurter, tournent encore, toujours, toujours comme ces petites figures de bois qui exécutent sur les orgues de barbarie des évolutions circulaires. Quant aux quadrilles, ils se dansent à l'ancienne mode, le chef d'orchestre annonçant à haute voix la pastourelle et les autres figures, en français, un français germanisé de l'effet le plus cocasse.

Par exemple, en cet aimable pays, une chose encore plus rare qu'une femme laide, c'est une pièce d'or ou d'argent. On vous change, au débotté, vos louis contre une foule de morceaux de papier sale, et les espèces métalliques passent aussitôt à l'état de mythe. Les plus petites dépenses se paient avec un chiffon microscopique. Il y a des billets de dix kreutzers qui valent un peu moins de cinq sous, car cette vilaine paperasserie perd énormément au change. On a onze florins de papier pour un napoléon qui vaut régulièrement huit florins dix kreutzers. A nous, qui ne connaissons les assignats que par les récits de nos grand-mères, cela semble tout-à-fait bizarre de circuler avec des sommes qui ne rendent aucun son dans la poche. Ici la monnaie est muette. C'est même très-génant, quand on a pris une glace au café du Graben et qu'on veut frapper sur la table pour appeler le garçon."

LE PEUPLE LE PLUS SPIRITUEL DU MONDE.

Le peuple le plus spirituel du monde, — remarquez, je vous prie, que c'est un Français qui vous parle, — se compose de trente-six millions d'individus... tous plus spirituels les uns que les autres.

Les trente-six millions d'individus qui constituent le peuple le plus spirituel de la terre, ne manquent pas d'analogie avec les citoyens des autres nations: ils ont, comme eux, des pieds, des mains, des bras, le tout ajusté tant bien que mal; mais ils se distinguent des autres peuples... par leurs petites jambes grêles et par leurs moustaches.

Le peuple le plus spirituel de la terre rit des Chinois qui portent une queue roulée en turban sous un chapeau à sonnettes, et le peuple le plus spirituel de la terre se fait une raie derrière la tête, s'enferme les mains dans de petits sacs de peau, qui lui donnent l'air d'avoir une paire de grenouilles au bout des bras.

Le peuple le plus spirituel de la terre aime les arts; il s'arrête volontiers devant une belle toile, une belle statue; mais si, par malheur, quelque bouffon lève la jambe droite, courbe la tête et se gratte tout doucement le bout du nez avec l'ongle du petit doigt gauche, le peuple le plus spirituel de la terre abandonne la statue pour courir au bouffon.

Le peuple le plus spirituel de la terre se croit, de la meilleure foi du monde, un peuple mobile, changeant, sentimental... et le peuple le plus spirituel de la terre fait des révolutions dans lesquelles il joue toujours, avec un nouveau plaisir, le rôle de l'honnête Raton... qui tire les marrons du feu pour l'ami Bertrand.

Le peuple le plus spirituel de la terre aime souvent les Belges; pourtant il s'évertue à copier l'air froid, la tournure raide et la démarche automatique de ses bons voisins d'Outre Manche.

Quand le peuple le plus spirituel de la terre porte des habits longs, il trouve ridicules ceux qui en portent de courts; mais lorsqu'il en porte de courts, il trouve ridicules ceux qui en portent de longs. C'est une nouvelle façon d'être spirituel, que le peuple le plus spirituel de la terre a inventée pour sa propre consommation.

Le peuple le plus spirituel de la terre laisse les artistes, les poètes qui font sa gloire, tirer le diable par le tronçon de queue qui lui reste; mais il entretient à grands frais des poules, des canards, des couleuvres, des hippopotames, et Dieu sait combien d'autres animaux à deux et à quatre pattes. Il entretient aussi très-bien de

petits hommes graves qui passent leur vie à mettre de grands mots grecs sous de petites découvertes.

Le peuple le plus spirituel de la terre s'est insurgé dans le temps contre un homme qui voulait lui défendre de manger du veau en public, et le peuple le plus spirituel de la terre subit avec une bonhomie parfaite le despotisme d'une poignée de tailleurs d'habits qui le ridiculisent tous les ans d'une nouvelle façon.

Ce qui me console, après tout, c'est que le peuple le plus spirituel de la terre a fait trois grandes découvertes: — la blague, qui consiste à beaucoup parler pour ne rien dire; — le ridicule, qui est une façon polie de tuer les gens; — le paradoxe, qui est l'art de prouver que les vessies sont des lanternes.

Le peuple le plus spirituel de la terre a certainement beaucoup d'esprit. Nul ne le conteste, et j'en conviens tout le premier. Mais si j'étais pour quelque chose dans les conseils du Roi des Etoiles, j'aurais l'honneur de lui proposer le petit décret que voici:

„Considérant que le peuple le plus spirituel de la terre a fait consister jusqu'à ce jour tout son esprit à chercher la paille dans l'œil du voisin;

„Considérant, en outre, que cet exercice, tout agréable qu'il puisse être, finit par devenir monotone;

„Considérant de plus que le besoin de passer à un nouveau genre d'exercice se fait généralement sentir:

„Nous, etc., etc., avons décrété et décrétons: Art. 1. La théorie de la paille dans l'œil du voisin est abrogée. — Art. 2. Il est ouvert au département des dépenses un crédit de 450 grammes de sens commun, à répartir à raison d'un atome par tête, entre les trente-six millions d'individus qui composent le peuple le plus spirituel de la terre."

BANNIE DU TOIT PATERNEL.

Roman.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

IX.

Ronald Chilton se rendit immédiatement dans le cabinet où avait été introduit M. Craft, le détective qu'il avait chargé de l'importante mission que l'on connaît.

— Eh bien, Monsieur, dit le vicomte en saluant l'étranger, quelles nouvelles m'apportez-vous? La tâche était difficile, n'est-ce pas, après tant d'années?

— Cependant, je l'ai accomplie, Milord... Oui, j'ai découvert le nom de la femme qui est enterrée au cimetière de Pimstone, ainsi que l'identité de cette infortunée.

Le jeune homme tressaillit, et un sentiment de malaise s'empara de lui.

Qui était-elle, cette mère de Gwendoline?... Maintenant qu'il allait l'apprendre, il regrettait presque la démarche qu'il avait faite.

— Je pourrais vous expliquer tout au long comment je m'y suis pris pour obtenir ces renseignements, reprit l'agent; mais je pense qu'il est inutile de vous décrire le mode d'opération dont je me suis servi. Je me bornerai à vous remettre le document où se trouvent consignés les faits que vous avez voulu connaître.

Et il remit à Lord Chilton un journal usé et jauni par le temps. Le vicomte lut:

„Forte récompense promise à celui qui pourra donner des renseignements concernant la disparition de Mary Graham, épouse d'Adalbert Graham, de Manchester, laquelle, n'étant pas saine d'esprit, a quitté son domicile le 27 janvier dernier.

„Elle est âgée d'environ dix-huit ans; sa taille est élancée, ses yeux et ses cheveux sont noirs.

„Elle portait une robe de soie usée, un châle et un chapeau de velours.

„S'adresser n° 9, Dorewel-Street, Manchester."

Le vicomte fut frappé de la coïncidence de cette description avec celle de la femme qui avait été trouvée dans les bruyères de Lonemoor.

L'homme de la police reprit:

— Après que j'eus découvert l'avertissement que vous venez de lire, je me mis en quête de cet Adalbert Graham, que j'ai retrouvé à Manchester... Il exerce l'état de boulanger, et est père de plusieurs enfants; car, croyant sa première femme morte, puisqu'il n'avait jamais entendu parler d'elle depuis sa disparition, il s'est remarié, il y a dix ans. Cependant, de temps en temps, il était tourmenté de l'idée que sa femme vivait peut-être encore, et reviendrait un jour au domicile conjugal. Comme il est très-attaché à sa femme actuelle et à ses enfants, il m'a confié que cette crainte le rendait bien malheureux. Aussi, quand je lui ai dit que je savais qu'il pouvait être tranquille sous ce rapport, il a ressenti un véritable transport de joie, et je l'ai quitté l'homme le plus heureux de l'Angleterre; car je lui avais pleinement prouvé que la femme qui est enterrée au cimetière de Pimstone avait été la sienne.

Le vicomte resta silencieux, et sa physionomie devint grave.

Il savait donc enfin quelle était l'origine de Gwendoline! Sa mère, une femme dont l'esprit était dérangé, et son père, un boulanger de Manchester, à la tête d'une nombreuse famille!

Mais soudain ses traits s'éclaircirent, et il dit avec volubilité:

— Vous faites erreur, Monsieur. Cette Mary Graham a quitté son domicile en janvier 1867. La femme qui a péri dans la lande se présenta à Lonemoor en novembre 1866, et prit la fuite un mois après. Vous voyez donc que vous vous trompez.

— Pas le moins du monde, Milord.

— Voyons: L'enfant de cette femme est né à Lonemoor au mois de novembre, vous dis-je.

— Vous avez raison, Milord; la femme dont je vous parle n'était pas la mère de l'enfant en question; nous sommes en présence de deux femmes... L'une était à Lonemoor et disparut un mois après, en abandonnant son enfant, mais elle n'est nullement la femme dont le corps a été trouvé sous la neige.

— Que dites-vous là!... Où est donc alors cette seconde femme?

— Oh, quant à cela je l'ignore!... Vous m'avez donné ordre de prendre des renseignements sur celle qui est au cimetière, et je ne me suis pas occupé de l'autre. Seulement, j'ai appris qu'en dépit de sa faiblesse, elle a résisté à la tempête et aux rigueurs du froid. Cette femme est peut-être encore en vie....

X.

En entendant ces paroles, le vicomte tressaillit. Pareille idée ne lui était jamais venue à l'esprit.

— Cette engeance là a la vie dure, Milord, continua l'agent; si vous le désirez, je puis me mettre à sa recherche.

— Non, non, pas à présent, dit Lord Chilton en frissonnant; plus tard, plus tard....

— M. Graham, reprit le détective, m'a prié de l'accompagner à Pimstone pour que je lui indique la tombe de sa première épouse; donc, hier matin, nous nous sommes rendus à Lonemoor. M. Markham avait justement quitté sa demeure la veille au soir, pour se rendre sur le Continent. En son absence, nous nous sommes adressés à la gouvernante, M^{me} Quillet, qui avait cru reconnaître dans le corps de M^{me} Graham celui de la femme qui était venue demander asile à Lonemoor. A peine l'avions-nous instruite de la grave erreur qu'elle avait commise, que cette vieille dame tomba à terre comme frappée de la foudre, et on fut obligé d'aller chercher un médecin pour la faire revenir à elle. Quant à son mari, il semblait avoir tout-à-coup perdu la tête; il a éclaté d'un fou rire d'abord, puis il s'est mis à pleurer à chaudes larmes. Enfin nous l'avons laissé dans un état qui fait craindre pour sa raison. En remarquant ces étranges symptômes de la part de la gouvernante et de son mari,

conclut M. Craft, je me suis dit qu'il devait y avoir un mystère concernant cette femme errante, et si j'en avais le temps, je poursuivrais cette affaire pour ma propre satisfaction.

— Plus tard, plus tard, répéta Lord Chilton; j'ai en ce moment une autre occupation pour vous. L'enfant qui a vu le jour à Lonemoor, il y a dix-huit ans, est connue sous le nom de Marianne Myner et a été pendant quelques mois employée comme gouvernante chez Lord Darkwood. Elle a disparu du château depuis peu, et toutes les recherches qui ont été faites dans le but de la retrouver, ont été vaines. Voulez-vous prendre cette affaire à cœur et essayer de découvrir dans quel lieu Miss Myner s'est réfugiée?

Le détective ayant répondu affirmativement, Lord Chilton lui raconta, en peu de mots, toute l'histoire de Gwendoline. Puis, pour stimuler le zèle de l'agent, il lui mit dans la main un portefeuille contenant plusieurs billets de banque.

M. Craft le remercia et lui promit de se dévouer corps et âme à la nouvelle affaire dont il était chargé, puis regagna l'auberge où il avait mis pied à terre.

Ronald retourna au salon.

La soirée semblait interminable à Miss Norreys.

A dix heures, on servit le café, et une heure plus tard, on apporta des bougies aux hôtes du château qui se rendirent dans leurs chambres respectives.

La maîtresse de Beechmont, après avoir souhaité la bonne nuit à ses amis, s'était dirigée vers son cabinet de toilette pour se vêtir d'un costume sombre et qui ne devait pas la gêner dans ses mouvements.

Ronald Chilton l'attendait.

— Milord, dit-elle, nous allons sortir par la fenêtre qui donne sur la terrasse, pour n'être vus de personne, et Naya, ma confidente, nous ouvrira la porte de la maison, à notre retour.

La nuit était sombre; cependant on pouvait distinguer les objets à quelques pas devant soi.

— Ah! voici Aga, dit Miss Norreys en voyant une personne de petite taille s'approcher d'eux. Je vais lui dire qu'il nous accompagne.

L'Indienne et Lord Chilton marchèrent rapidement et descendirent l'avenue, suivis par Aga.

Ils traversèrent un coin du parc et se trouvèrent bientôt en présence de M. Barsby.

Celui-ci avait amené une petite voiture dans laquelle ils montèrent; et quand ils eurent traversé le village de Dunholm, ils s'arrêtèrent non loin du château.

Ils s'avancèrent en silence et s'aperçurent

bientôt qu'une petite porte, qui devait leur permettre d'arriver aux ruines, avait été laissée ouverte à dessein pour leur livrer passage.

— Eh bien, Miss Norreys, demanda à voix basse le vicomte, le courage ne vous fait-il pas défaut?

Elle tourna vers lui son pâle visage, et il vit dans l'obscurité ses yeux briller comme des escarboucles.

— Non, répondit-elle, mille fois non!... Je ne retournerais pas en arrière, si même je savais que la mort m'attend dans ces sombres caveaux. Je suis poussée en avant par un pouvoir plus fort que le mien.... Je vais droit à la vengeance!

XI.

On se souvient que Lord Darkwood s'était rendu ce soir là chez un de ses amis. Il rentra vers onze heures et fit aussitôt venir Pietro en sa présence.

— Approchez, dit-il au Maltais; j'ai à vous parler de Miss Myner. Vous savez aussi bien que moi, Pietro, que tous les agents que j'ai mis à sa recherche ont fait fausse route. L'idée

Cependant si elle refusait? Si elle préférerait la mort plutôt que de se soumettre?...

Alors tout lui échapperait à la fois: la fortune qu'il avait espéré gagner en amenant la jeune fille à l'épouser, et la somme que Lord Darkwood lui offrait, s'il parvenait à la ramener au château.

— Ne serait-il pas sage, se demanda-t-il, d'accepter la somme et de livrer la gouvernante à son ennemi?

Le marquis remarqua l'hésitation de son domestique et pensa que celui-ci possédait sur Miss Myner des renseignements dont il ne voulait pas lui faire part.

Aussi prit-il un ton insinuant, en disant:

— Songez donc, Pietro, à tout ce que vous pouvez faire avec trois mille livres. C'est une forte somme qui vous permettra d'acheter bien des choses, une propriété par exemple...

Les yeux du Maltais s'animent.

— Cette affaire demande réflexion, dit le geôlier de Gwendoline. Je vais y songer la nuit, et demain matin vous aurez ma réponse.

— Et pourquoi ne pas vous décider de suite, Pietro?

— Non, c'est impossible maintenant. J'ai diffé-

rentes occupations à terminer, je ne puis me prononcer immédiatement... D'autant plus que je tiens à en finir cette nuit avec l'ouvrage qui m'attend dans les souterrains... Vous me comprenez, n'est-ce pas?... Il y a certaines traces qui demandent à être complètement détruites... Et, à propos, je voudrais bien toucher demain matin la somme que vous m'avez promise de ce chef...

Le marquis fit un signe d'assentiment.

— Je ne sais combien de temps je veillerai encore, Pietro; vous pouvez vous retirer pour vous occuper du travail en question. Surtout, réfléchissez à ma proposition, car je suis persuadé que si vous voulez vous occuper de l'affaire, vous la mènerez à bonne fin.

— Je réussis généralement, Signor, dans tout ce que j'entreprends. Vous aurez ma réponse demain matin.

Aussitôt que le valet se fut retiré, le marquis donna un libre cours à sa rage.

— Le coquin, le scélérat! exclama-t-il, je ne serais pas étonné le moins du monde si c'était lui qui a été la cause de la disparition de la jeune fille. Cependant, la lettre annonce bien qu'elle est partie de sa propre volonté... Ah! il faut que j'aie l'œil sur lui, le maudit qu'il est!... J'éprouve de graves inquiétudes quand je pense qu'il connaît pour ainsi dire tous mes secrets.

Et plus le marquis songeait, plus ses inquiétudes augmentaient.

(A continuer.)



UNE CHASSE AU CROCODILE.

m'est venue que si vous vouliez prendre l'affaire en mains, vous réussiriez là où les autres ont échoué, car tous ces gens ont bien moins de sagacité que vous. Si vous parvenez à découvrir cette jeune fille, je vous donnerai deux mille livres.

Le valet tressaillit.

— C'est une bien forte somme, dit-il, pour retrouver une pauvre gouvernante.

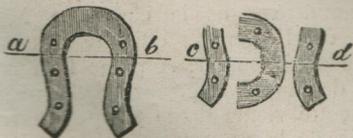
— Une forte somme! Eh bien, si vous parvenez à ramener cette fille sous mon toit, tenez, je vous donne trois mille livres!

Le Maltais respira longuement.

La récompense était de nature à le tenter.

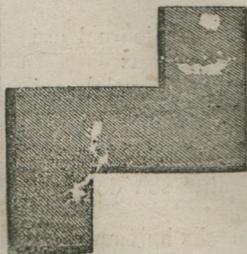
Deux nuits s'étaient écoulées sans qu'il eût vu sa captive, et il espérait qu'à sa prochaine visite elle accepterait ses conditions.

SOLUTION DU RÉBUS N° 7.



On commence par couper de a à b; puis on place le morceau recourbé entre les deux bouts restants, on coupe le fer une seconde fois de c à d; et en chaque morceau se trouvera un clou.

RÉBUS N° 8.



Former de quatre figures comme celle ci-dessus une croix à angles droits.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 3 juillet 1880, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci contre.